

Mais il ne peut arriver à ce but par ses seules forces ; il faut qu'il soit compris et secondé ; le choix d'une compagne est donc pour lui de la plus haute importance.

Sans doute les avantages matériels et les grâces extérieures ne seront pas sans prix à ses yeux ; mais ce qu'il doit rechercher avant tout, c'est cette sagesse de mœurs qui assure le repos de la vie et cette aménité de caractère qui en fait le charme. Il faut que sa compagne, raisonnable et docile autant qu'aimante et dévouée, accepte avec plaisir ce qu'il y a d'exceptionnel dans la position de son époux. Sans la considération publique, il ne peut rien ; et il ne jouira de cette considération qu'autant que les personnes dont il est entouré la méritent comme lui.

Que les occupations de l'instituteur, quelque multipliées qu'elles soient, n'enlèvent donc rien à ses devoirs d'époux et de père. Qu'à force de soins, d'exemples encourageants, de douces prévenances, il rende sa femme et ses enfants dignes de coopérer à sa plus noble tâche, celle de propager les bonnes habitudes morales.

Jamais sa famille ne se trouvera mêlée aux divisions, aux rapports, aux querelles ; jamais de cette paisible demeure ne partiront les traits empoisonnés qui blessent la réputation d'autrui : on s'y ferait un crime de la médisance la plus légère. Mais quiconque est injustement attaqué y aura des défenseurs ; la douleur n'y cherchera jamais en vain des consolations ; l'inexpérience y trouvera d'utiles conseils. Aussi, les membres de cette heureuse famille cheiront leur intérieur : ils ne s'en laisseront que bien difficilement arracher, pour aller à quelques-unes de ces réunions où le plaisir préside ; mais ils le quitteront sans balancer dès qu'il s'agira de visiter les affligés et les malades.

Quelque honorable que soit cet intérieur, il doit être entièrement distinct de l'école. Lorsque l'instituteur est dans la classe, il doit bien se garder de se croire chez lui ; lorsqu'il est chez lui, il ne doit pas permettre que les personnes qui l'entourent se mêlent des affaires de la classe.

Si l'instituteur a des enfants, je lui dirai : " De tous ceux de la commune, ils doivent être les mieux élevés, les plus instruits. Comment croira-t-on que vous soignez avec amour les enfants d'autrui, si vous négligez les vôtres ? "

Leur éducation cependant sera peut-être difficile. L'habitude qu'ils ont de vivre dans votre intérieur ôtera à votre autorité une partie de son prestige ; l'indulgence du père assaillira quelquefois les exigences du maître ; les suppliques d'une mère trop tendre trouveront un auxiliaire dans votre secret désir de ne pas continuer dans votre famille et dans les heures consacrées au repos les combats que vous soutenez assidûment dans la classe.

Si ces motifs réunis opposaient trop d'obstacles à la bonne éducation de vos enfants, il serait utile de vous séparer d'eux. Vous feriez avec un confrère une sorte d'échange : vous prendriez chez vous son fils ; il prendrait chez lui le vôtre. Vous auriez entre les mains comme un otage qui vous répondrait de ses soins. La bonne instruction de vos enfants serait assurée, et la dépense serait nulle.

Je vous indique ce moyen pour les occasions où il est nécessaire et praticable. Si cette séparation momentanée vous est trop pénible, ou si, pour tout autre motif, elle ne vous convient pas, gardez votre fils dans votre école ; mais redoublez à son égard de précautions et de soins.

Ne l'interrogez jamais sur ce qui se passe, soit dans l'école, soit hors de l'école ; repoussez même les naïves confidences qu'il serait disposé à vous faire. Ne dites jamais en sa présence rien de ce qui concerne la classe. Ne souffrez pas qu'il révèle à ses jeunes camarades ce qui se passe dans votre intérieur. Veillez attentivement sur ses liaisons. Soyez pour lui, en public, plus sévère et plus exigeant que pour les autres. Dans ses petites querelles avec ses camarades, ayez quelquefois le courage de lui donner tort, quoi qu'il vous semble qu'il ait raison. La honte affectueuse du

père le dédommagera de la rigueur obligée du maître.

Grâce à ces précautions, vos enfants, sagement et fortement dirigés par vous, pourront devenir (et il importe qu'ils le soient) les modèles de la jeunesse.

Attentif à veiller sur votre famille, veillez aussi assidûment sur vous-même. Isolez-vous chaque jour pendant quelques instants pour vous livrer à l'étude ; ne vous dispensez jamais, sous aucun prétexte, de l'observation de cette règle. Le temps nous fait une guerre incessante, et nous enlève insensiblement une partie de ce que nous avons acquis. C'est au travail à prévenir l'effet de ses ravages. Ne pas acquérir, c'est perdre. Vos facultés intellectuelles, ainsi que votre instruction, déclineront rapidement, à votre insu, si la lecture ne donnait pas journallement quelque aliment nouveau à votre âme. Étudier un peu chaque jour, c'est le seul moyen, non-seulement d'avancer dans la carrière, mais de ne pas reculer.

Ce recueillement de chaque jour, ne durât-il qu'une demi-heure, exerce en même temps sur le perfectionnement moral la plus salutaire influence. Admirable pouvoir de l'étude ! en ajoutant à notre instruction, elle contribue à nous rendre meilleurs.

TH. BARRAT.

EXERCICES POUR LES ÉLÈVES DES ÉCOLES.

Fers d'apprendre par cœur.

LES INSECTES.

Quelquefois arrêté dans le creux d'un vallon,
Abaissez mes regards jusqu'à l'humble buisson,
Des insectes divers les peuplades nombreuses
Me montraient le tableau des cités orageuses.
Là sur un vil gazon l'insecte a sa fierté,
Ce peuple a son orgueil, ces rois leur majesté.
Là ces jours écoulés ont aussi leur histoire
Il est là des héros qui rêvent à la gloire ;
Il est là des tyrans jaloux de leur pouvoir,
Qui règnent tout un jour, qu'on détrône le soir.
Tandis que des partis l'ambition superbe
Usurpe un grain de sable et dispute un brin d'herbe,
Le voyageur distrait renverse sous ses pas
Vingt empires fameux qu'il ne soupçonnait pas.

MICHAUT.

EXERCICES DE GRAMMAIRE.

Verbes passifs.

DICTÉE.—Favorables pour les produits de la terre, en empêchant une germination trop hâtive, les fortes gelées qui ont été senties dans presque toute la France ont encore l'avantage d'assurer un ample approvisionnement de glace pour la saison prochaine. La glace, en effet, n'est pas seulement un objet de luxe, comme on le croit généralement, c'est dans une foule de cas une substance de première nécessité et qui ne peut être remplacée par aucune autre. Elle est employée souvent en médecine, et elle n'est pas moins utile pour la préparation de plusieurs produits chimiques. Bon nombre d'industries de bouche ne peuvent s'en passer, et, sans la glace, il serait impossible de conserver, pendant les chaleurs, certaines substances alimentaires.

Ce n'est donc pas une question de peu d'importance que celle du bon marché de cette denrée, dont le prix est sujet à des variations continues. Après un hiver doux, il n'est pas rare de le voir doubler, tripler même ; il devient excessif lorsque deux hivers tempérés se sont succédé. En 1822, par exemple, la glace a valu à Paris jusqu'à 300 francs les 50 kilogrammes. La glace peut être transportée à de grandes distances sans perte bien sensible. On en expédie de grandes quantités à Londres des îles de l'Ecosse, et le Havre a reçu plus d'une fois, en destination pour Paris, des caissons entiers de glace venant de la Norvège.

Exercices.

Quels sont les verbes passifs contenus dans cette dictée ? — Il y en a quatre : ont été senties, être remplacée, est employée, être transportée.